

## FIANCÉS PAR LA NEIGE

Ce matin-là, miss Lucy Norton prenait le train à Edimbourg pour se rendre chez des amis en villégiature. Le château de Lysan, où elle devait passer les fêtes de Noël, est situé dans une région des plus abruptes du nord de l'Ecosse ; la saison était rude ; la neige, qui commençait à tomber avec abondance, pouvait faire craindre une de ces tempêtes persistantes qui ne sont pas rares en ces parages. Mais ce n'était plus le moment de réfléchir.

Le train, prêt à partir, trépidait déjà sous la pression de la vapeur. Un wagon se trouvait ouvert devant la jeune fille. Elle s'y précipita au plus vite. Il n'était que temps. Un coup de sifflet, et en route !



Fumer devant une femme ! Lucy pouvait à peine croire à tant d'audace. — Page 628, col. 1

Durant quelques minutes, miss Norton ne songea qu'à sa installation ; mais lorsqu'elle eut déroulé sa couverture de voyage et se fut confortablement enveloppée dans ses fourrures, l'idée lui vint de faire l'inspection de son domaine.

Et alors... que vit-elle ? A l'opposé du wagon, dans l'ombre, silencieux et flegmatique, un jeune homme ! Mais quel jeune homme, grands dieux ! Lucy, horrifiée, ne pouvaient en croire ses yeux.

Entre tous les êtres de l'univers, il en est un avec qui il doit être pénible à une jeune fille de se trouver en tête à tête : c'est l'homme qui a prétendu à sa main, et dont elle a repoussé la demande. Et le voyageur dont le hasard malin faisait le compagnon de route de miss Norton, était précisément le prétendant qu'elle venait d'éconduire, M. George Willon.

Pourquoi donc miss Norton avait-elle éconduit M. George Willon ? Lui reprochait-elle d'être laid ou sot ? Nullement.

M. George Willon était intelligent et grand, fort bien de sa personne ; il ne lui manquait ni un cheveu ni une dent ; il n'était ni banal, ni manchot ; son éducation était parfaite, et ses amis vantaient à qui mieux mieux noblesse et la générosité de son cœur. Mais... il y avait un "mais" gros de menaces. M. Willon possédait une grande manufacture de pickles ! Et voyez son audace : ne s'était-il pas avisé de tomber éperdument amoureux de miss Norton, la plus jolie, la plus hautaine aussi des jeunes filles anglaises, et de déposer devant elle sa main, son cœur, sa fortune... et ses pickles ! Ceux-ci étaient de trop ; ils gâtèrent tout le reste !

Lucy eut tôt fait de convaincre George Willon de sa présomptueuse folie ; le jeune homme s'éloigna, vivement blessé, mais toujours maître de lui, le sang-froid étant une de ses qualités essentielles.

Miss Norton s'était flattée de ne plus jamais le revoir. Espoir déçu par cette malencontreuse rencontre. Si au moins, songeait-elle, il pouvait ne pas me reconnaître ! Et du coin de l'œil, sans avoir l'air de rien, elle l'observait. A ce moment, un imperceptible sourire erra sur le visage ordinairement impassible de George. Ce sourire préluait chez lui à toute action d'importance. Evidemment, il méditait quelque chose d'énorme ! En effet, il tira son étui à cigare, y choisit lentement un havane, l'examina, le fit craquer avec ostentation. Puis il l'alluma.

Fumer devant une femme ! Et sans lui en deman-

der la permission ! Lucy pouvait à peine croire à une telle inconvenance. Indignée, elle jeta un brusque :

— Monsieur, je ne puis souffrir le tabac !

M. Willon sursauta, se retourna et examina Lucy, comme il l'eût fait d'une inconnue.

— Combien je vous approuve, dit-il gracieusement, je vous avoue que je ne puis voir une femme qui fume !

— Vous faites erreur, monsieur ; c'est "votre" cigare que je ne puis supporter.

— Vous me désolerez ! c'est un excellent havane, dit Willon avec sérénité.

— J'ai en horreur toute espèce de tabac !

— Alors, la singulière idée de monter dans un compartiment de fumeurs !

Hélas ! c'était bien dans un compartiment de fumeurs que Lucy s'était jetée à l'étourdie.

— Veuillez jeter votre cigare, monsieur, s'écria-t-elle avec rage : il me fait mal.

Le jeune homme aux pickles obéit. Miss Norton, satisfaite, se rejeta dans son coin en murmurant avec un sourire de triomphe : "Nous l'avons bien remis à sa place, Fido !"

Un joyeux *oua-oua* se fit entendre, et de la couverture de voyage émergea soudain un fin museau ; deux oreilles soyeuses suivirent et bientôt Fido, un adorable caniche, fit en entier son apparition !

A ce moment, le train s'arrêtait à une station.

Comme Lucy songeait à changer de wagon, Willon se pencha à la portière et appela l'employé.

— Veuillez enlever ce chien, dit-il en désignant l'infortuné Fido. Le voisinage des chiens me fait mal.

Était-ce possible ? Lucy avait-elle bien entendu ? Son Fido à la fourrière !



Veuillez enlever ce chien, dit-il à l'employé. — Page 628, col. 2

— Mais mon chien est tranquille, cria-t-elle, il ne dérange personne, je le tiens sur mes genoux.

— Je m'oppose formellement à ce voisinage, fut la froide réplique de Willon. Ceci est un compartiment de fumeurs, non un chenil !

Le train repartait ; le conducteur emmena Fido, et Lucy se renferma dans un mutisme dédaigneux. Les pickles semblaient avoir l'avantage ce jour-là.

\*\*\*

Pendant cette passe d'armes, le vent s'était levé ; les gémissements de la rafale donnaient à miss Norton une étrange sensation d'isolement, de lassitude et d'ennui.

La faim ajoutait à tous ses maux ; après bien des hésitations, Lucy se décida à retirer sa voilette, découvrant ainsi à l'odieux George le cher visage qu'il aimait si tendrement.

L'odieux George, de son côté, était sur une serviette d'une éblouissante blancheur un lunch copieux et succulent : viandes froides, pâté doré, voire même une petite bouteille de champagne et un flacon d'eau-de-vie.

Cependant, miss Norton avalait des sandwiches.

Pauvre miss Norton ! songeait George ; elle doit avoir une soif horrible après toutes ces énormes sandwiches ! Ma foi, je me risque.

Il emplit une coupe et la tendit à Lucy :

— Miss Norton ?

Pas de réponse.

— Miss Norton, daignez accepter une coupe de champagne ?

Même silence.

— Miss Norton ?

— Depuis quand, monsieur, dit-elle enfin, vous ai-je donné le droit de me reconnaître ?

— Comme il vous plaira, repartit George sans sourciller. Seulement, alors, votre situation va être bien difficile au château de Lysan.

— La mienne ? interrogea Lucy stupéfaite.

— Oui, je me rends aussi chez Corrie qui m'a invité aux fêtes de Noël.

Corrie ! il osait ainsi appeler le comte !

— Pourquoi lord Corrie vous invite-t-il ? demanda-t-elle impérieusement.

— Parce qu'il préfère à toutes les autres les remarquables noix confites marque Willon, dit gravement Willon, en riant sous cape.

Ce qu'eut répondu Lucy à cette nouvelle impertinence, personne ne l'a jamais su. Car à ce moment, il y eut un choc soudain, le train stoppa brusquement et la jeune fille tomba dans les bras du jeune homme aux pickles !

Pendant quelques minutes, George la retint ainsi avec sollicitude ; puis il la remit en équilibre, autant que le permettait l'obliquité du wagon et s'efforça d'ouvrir la portière. Un employé qu'il héla lui apprit que le train avait été arrêté par un véritable banc de neige, et qu'il était impossible de débayer la voie avant l'arrivée d'une équipe de secours. Lucy ne put réprimer un geste d'effroi.

— Soyez sans crainte, se hâta de dire son compagnon. Je vais aller voir ce qu'il y a moyen de faire.

Et il disparut. Lucy resta seule. Elle était plus troublée qu'elle n'eût voulu en convenir. Elle avait entendu parler des trains bloqués par la neige durant des jours entiers, et elle ne se sentait aucun goût pour ce genre d'aventures. Qu'allait-il arriver ? Elle se sentait mal à l'aise, anxieuse, nerveuse et glacée ! Tout son corps était engourdi par le froid. Qu'elle avait été stupide de ne pas emporter quelques gouttes d'eau-de-vie !

— Oh ! fit-elle tout à coup, en se reculant.

— N'ayez pas peur, c'est moi, cria à la portière une blanche apparition, et George, tout poudré de frimas, déposa sur les genoux de miss Norton, un soyeux paquet qui n'était autre que Fido.

— J'ai pensé que vous seriez contente de l'avoir, dit-il ; il n'avait pas trop chaud dans la fourrière !

Lucy caressa sans mot dire son toutou favori.



Je puis descendre seule, répondit Lucy. — Page 629, col. 1

— Miss Norton, je ne vous cacherais rien de la situation actuelle. Nous sommes à seize kilomètres du château de Lysan. Impossible donc de l'atteindre. Vous